

C'est pour quand le début cinématographique de Radu Afrim ?

**(Performance review: *Inimă și alte preparate din carne*,
mise en scène de Radu Afrim, Teatrul Național Marin Sorescu,
Craiova, Date de la première : 3.10.2020)**

Il y a une chose que nous savons depuis longtemps, depuis de bonnes centaines d'années. C'est le vieux Shakespeare qui nous l'a dite et c'est Georges Banu qui nous la rappelle périodiquement. Le plus récemment il l'a fait dans le livre *Teatru și viață pe scena lumii* qui vient de paraître chez Polirom (Iași, 2021) : nous sommes absolument tous des comédiens, nous évoluons tant bien que mal sur la grande scène du Monde. Notre immense, insurmontable problème est que, depuis plus d'un an, le monde est devenu, sinon fou, de toute façon de plus en plus insupportable et que nous, tous ces comédiens, nous nous supportons avec un plus de difficulté, que notre cœur et les autres préparations de viande dont sont faits notre corps et notre être sont soumis à une grande, interminable série d'examen et à une infinité d'épreuves de résistance par une pandémie qui se moque de nous. Elle feint de céder, nous fournit périodiquement l'illusion de nous faire enfin grâce pour revenir ensuite de plus en plus en force.

Juste aux moments où je lisais le livre de Georges Banu j'ai eu la chance de voir, malheureusement non pas avec les comédiens sur la scène et moi, le spectateur attentif, non pas assis dans un fauteuil dans une salle de théâtre, mais par l'intermédiaire d'un enregistrement d'une remarquable qualité dû aux professionnels de la Télévision Roumaine Craiova, l'un des plus récents spectacle signé par le metteur en scène Radu Afrim. Je l'ai vu, étrange, indésirable coïncidence, le jour où l'on marquait un an depuis l'institution de l'état non pas de siège, mais d'urgence, *de confinement*, et quelques heures avant l'annonce de la mauvaise nouvelle que la ville de Craiova, la ville où se passent la plupart des événements surpris par le scénario poético-dramatique

signé par Dan Coman, est entrée de nouveau dans le maudit *scénario rouge*. Fait qui implique aussi la fermeture (provisoire) du Théâtre National *Marin Sorescu*, qui a produit ce spectacle qui a connu le premier lever de rideau en automne et qui n'a eu la chance d'être représenté que deux fois. Tout au plus. Il s'agit d'un spectacle dont je prends le risque d'affirmer que c'est le plus complexe, le plus réaliste, le plus poétique, et, par voie de conséquence, le plus émouvant témoignage en langage théâtral que j'aie eu l'occasion de voir sur le thème de la pandémie.



Le spectacle rend compte de la manière dont nous avons tous commencé et nous continuons à abandonner notre condition d'êtres ancrés dans un ordre social. C'est un spectacle sur les subterfuges auxquels nous faisons appel. Sur les refuges dans une sexualité compulsive. Nous voyons sur la scène des couples qui nous communiquent leurs expériences dans ce domaine. Nous faisons appel à des gestes anormaux, désespérés, nous nous frottons presque névrotiquement les mains, tout comme la pauvre Marie, l'institutrice âgée de 37 ans qui nous confesse, naïve et innocente, prononçant difficilement les mots, construisant à peine les phrases, presque abruti, les plus significatifs moments de sa vie. Il s'agit d'une vie marquée non seulement par une tare mentale, mais aussi par l'intervention brutale de ses parents qui ont voulu faire d'elle ce qu'elle ne pouvait jamais être.

Le spectacle nous parle également de la manière dont nous cherchons notre salut dans des aventures des plus misérables, comme le fait Paul, prétendu ou – qui sait ? – authentique professeur de Sciences po ou socio-humaines, parvenu à l'état de vagabond et le même spectacle nous rappelle le moment pénible des avions décollés étrangement, la nuit, ayant au bord des Roumains voulant arriver en Allemagne pour récolter l'asperge. C'est bien le cas de l'Olténien Bogdan qui fait des efforts considérables pour se présenter comme un homme satisfait, même heureux. Et qui, finalement, éclate en larmes, incapable de jouer jusqu'à la fin cette tragi-comédie, la tragi-comédie de sa propre vie. Oui, il est vrai qu'il y a dans ce spectacle de nombreuses tranches de vie juxtaposées, pas naturalistes mais de toute façon extrêmement dures et accablantes. Aussi bien poétiques que terrifiantes.



Le cœur et autres préparations de viande commence dans une note relativement traditionnelle. Une abeille géante, interprétée, dansée, suggérée par Flavia Giurgiu, s'insinue dans l'avant-scène, regarde quelques instants indécise le rideau pour que, quelques instants après, elle le dépasse afin de

nous révéler la scène. En fait, un immense espace presque vide, où le décorateur n'a placé que quelques chaises, une ou deux tables et, bien sûr, un matelas absolument nécessaire pour les épisodes de sexe. Nous avons affaire, probablement, à l'un des plus pauvres décors des spectacles de Radu Afrim, pauvre délibérément, je pense. Ce qui ne veut pas du tout dire que le metteur en scène ne serait pas encore une fois généreux et efficient au niveau de la profusion des images et de leur rhétorique très bien réglée et admirablement surveillée.



Radu Afrim fait appel à un ensemble de séquences filmées insérées tout au long du spectacle. Dans la première, nous voyons le personnage portant le nom de Claudiu (joué par Claudiu Mihail – et c'est ainsi que nous reconnaissons l'une des habitudes du metteur de scène de conférer aux personnages les noms de leurs futurs interprètes –) poussant un chariot, pareil à ceux dont on se sert dans les supermarchés, bondé de papier hygiénique, acheté après avoir fait une longue queue. Claudiu a fait des provisions, comme nous l'avons tous fait au début de la pandémie, en mars 2020. Ces queues étant, probablement, le signe que le virus signifie un nouveau rideau de fer, tel que l'écrit Georges Banu dans l'un des essais figurant dans le livre déjà mentionné.

« Le virus reconstitue le quotidien communiste. » « Du communisme au virus – l'éternel retour », conclut le théâtrologue.

Char ou chariot promené dans les rues de la ville de Craiova, au Centre de la ville ou non, dans ses petites ruelles où se trouvent les vieilles maisons que Radu Afrim sait découvrir. Il l'a fait dans *Suntrack*, un spectacle réalisé il y a quelques années au Théâtre *Maria Filotti* de Brăila ou, plus récemment, dans *Pasărea Retro* et *Grand Hotel Pasărea Retro* (Théâtre National de Târgu Mureș). Espaces cachés, de véritables *lieux de mémoires*, comme l'aurait dit, peut-être, Pierre Norra.

Mon impression initiale a été que je verrais plutôt un *teleplay* qu'un spectacle de théâtre. Mais non, quelques instants après, les comédiens abandonnent les chaises où ils ont attendu leur tour et nous racontent les histoires, accablantes, faussement comiques, des personnages. Ils le font, certainement, *live*, mais ils entrent souvent en dialogue avec les séquences filmées et avec leurs *alter-ego*. Les gens du spectacle *Le cœur et autres préparations de viande* miment la gaieté, l'énergie, font l'amour (plutôt le sexe), dansent, chantent (Afrim ne renonce pour rien au monde à la formule du *show* spectaculaire). Et c'est ainsi que nous apprenons la manière dans laquelle ont passé leur pandémie Marie (à titre d'exception l'évolution dans ce rôle de Raluca Păun), Codruța (Flavia Giurgiu), Paul (Vlad Udrescu, mesuré dans le grotesque et le ridicule du personnage qu'il joue), Radu (Alexandru Calangiu, sobre, intériorisé), Andrada (jouée par Romanița Ionescu, et c'est bien son personnage qui a la mission de préparer la fin pas du tout encourageante), Ema (Petronela Zurba), Claudiu (à apprécier les multiples hypostases de l'évolution de Claudiu Mihail), Alexandra (Costinela Ungureanu), Bogdan (le jeune acteur Cătălin-Mihai Miculeasa y fait une belle figure), Dana (heureux d'avoir retrouvé en bonne forme artistique Ioana-Florentina Manciu), Corina (Ramona Drăgulescu), Darius (et Ștefan Cepoi nous y révèle d'autres facettes de son talent), Silvicănuț (Alexandru Mihai Purcaru), le père de Marie (Sorin Gruia dessine un ancien *milicien* qui a presque perdu la voix mais non pas aussi ses habiletés à jouer avec les situations et avec les lois), La Mère de Marie (j'ai grandement apprécié les apparitions de Geni Macsim), La Chamane (Minela Popa), Mălina (Corina Oprea), l'Administrateur (Florin Chirea).

MIRCEA MORARIU

Une question m'a poursuivi tout au long de ces plus de deux heures que j'ai passées dans la compagnie de ce très bon spectacle du Théâtre National *Marin Sorescu* de Craiova : Radu Afrim n'a-t-il pas l'ambition de devenir réalisateur de films ?

Mircea MORARIU

mirceaemmorariu@gmail.com